

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

La (petite) gloire de mon père / *Le Fils de l'épicier* d'Éric Guirado

Nicolas Gendron

Volume 26, numéro 2, printemps 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/60812ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, N. (2008). La (petite) gloire de mon père / *Le Fils de l'épicier* d'Éric Guirado. *Ciné-Bulles*, 26(2), 57-58.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Le Fils de l'épicier
d'Éric Guirado

La (petite) gloire de mon père

NICOLAS GENDRON

entre un homme et une femme, preuve que les temps ont changé. Pour le mieux, pour l'ouverture et la différence. Le 10^e arrondissement de Paris, avec sa place de la Bastille et sa vie de quartier, nous sort aussi de son imagerie touristique « millénaire », et devient un personnage à part entière tel qu'embrassé par Honoré.

Mais ce qui sonne le plus juste dans ce tableau tragicomique, c'est l'utilisation même de son titre. L'apport créatif de l'auteur-compositeur Alex Beaupain est tout aussi considérable que délicieux. La douzaine de chansons qu'il a écrites, les moins récentes comme celles pour le film, empruntent un ton lucide sur le fait amoureux et un romantisme qu'on qualifierait de vieillot. Oui, à l'instar du classique de Jacques Demy cité plus haut, les états d'âme débordent des refrains, et l'on chante à s'époumoner sous la pluie. Seulement, même si le ton emprunte à Demy, Honoré s'affiche résolument ironique, arrogants et pourtant d'une grande acuité sur « la beauté du geste » d'aimer, et ses mensonges, et ses promesses. Il prouve son habileté à manier les subtilités du récit en permettant à ces chansons de couler de source, les chorégraphiant avec soin. Elles sont aussi joliment marquantes pour ceux et celles qui ont compris que les élans du cœur sont emmêlés de drôlerie et de gravité. Comme ce film qui, l'air de rien, allie tradition et modernité. ■

Les Chansons d'amour

35 mm / coul. / 96 min / 2007 / fict. / France

Réal. : Christophe Honoré
Scén. : Christophe Honoré et Gaël Morel
Image : Rémy Chevrin
Mus. : Alex Beaupain
Mont. : Chantal Hymans
Prod. : Paulo Branco
Dist. : Les Films Séville
Int. : Louis Garrel, Ludvine Sagnier,
Chiara Mastroianni, Clotilde Hesme,
Grégoire Leprince-Ringuet

devenu, un roi déchu et faiblard, se dessine une réflexion ambivalente sur l'héritage qu'on veut bien se donner, à partir de celui qu'on a voulu nous offrir.

Sinon, Antoine n'exprime que négligemment le regard qu'il porte à son géniteur : « S'ils lui greffent un cœur d'homme, ça va lui faire bizarre. » Comme s'il se refusait à concéder ne serait-ce qu'une once de sensibilité à celui qui l'a élevé et nourri, dut-il même ne pas reconnaître la sienne. Cette logique se reflète dans son rapport à la clientèle, lui qui se révèle peu doué pour les relations humaines en général, et les relations d'affaires en particulier. Ainsi est-il profondément agacé quand les clients lui reprochent de ne pas offrir la même qualité de service que son père.

Son envie d'être unique se frotte à cette fuite d'une existence qu'il semble juger banale, trop simple pour lui, à l'instar de sa mère qui résume, une gêne honteuse dans la voix : « J'ai rencontré mon mari, je l'ai suivi, et ç'a fait une vie. » Aveuglé par cet idéal d'émulation envers son propre clan, il ne réalise pas, ou si peu, que sa situation n'a rien d'enviable, incapable qu'il est de conserver un emploi plus de trois mois, sans amour et sans réseau social non plus. Le drame sourd de son frère François, qui fait mine d'en mener plus large qu'il ne peut en supporter, lui est aussi étranger, un mariage et des affaires prospères faisant souvent écran à un désarroi plus grand. On pourrait être agacé que le personnage de Claire souligne la leçon première qu'Antoine, son frère et sa mère devraient retenir — « Il n'est jamais trop tard quand on veut changer quelque chose dans sa vie. » —, mais le bonheur que procure le film ne repose pas tant sur sa philosophie, prônée mille fois ailleurs, que sur son cadre enchanteur.

Ainsi le département français de la Drôme et les têtes blanches qui y habitent deviennent-ils les véritables vedettes de ce retour



Le Fils de l'épicier

aux sources. Par son approche de fiction documentaire à la Marcel Pagnol, et après s'être penché pour la télé sur l'univers des épiciers ambulants, Éric Guirado laisse la parole aux petites gens. Sa caméra suit les vastes paysages, sans manipulation de l'image par quelque effet de montage, comme elle fait défiler devant elle bon nombre d'habitues qui sont incarnés par des figures qui ont tout des non professionnels triés sur le volet. Le naturel de ces villageois ordinaires, au sens qu'ils brillent parce qu'ils n'ont justement pas été retouchés par l'engrenage cinématographique, ajoute véracité et truculence au portrait de famille. Paradoxalement, deux personnages-types se dégageant du lot, interprétés avec un professionnalisme évident, nuisent un tantinet au niveau de jeu. En effet, Liliane Rovère et Paul Crauchet composent deux êtres plus qu'attachants, qui rappellent cependant au spectateur les ficelles de la fiction, alors qu'il commen-

çait à peine à croire à la vérité de ces habitants du Midi de la France. Ce qui ne signifie pas que le compromis entre le réel (nécessairement transformé par l'image) et le fictif ne puisse pas s'avérer charmant et plein d'allant. Seules quelques petites touches de magie s'envolent ainsi avec le vent de cette nature si chère à Pagnol. Pendant que **Le Fils de l'épicier**, d'agréable compagnie, prend conscience que des petites gloires naissent parfois de grandes fortunes. ■

Le Fils de l'épicier

35 mm / coul. / 96 min / 2007 / fict. / France

Réal. : Éric Guirado
 Scén. : Éric Guirado et Florence Vignon
 Image : Laurent Brunet
 Mus. : Christophe Boutin
 Mont. : Pierre Haberer
 Prod. : Miléna Poylo et Gilles Sacuto
 Dist. : FunFilm
 Int. : Nicolas Cazalé, Clotilde Hesme, Daniel Duval, Jeanne Goupil, Liliane Rovère, Paul Crauchet

Tout est parfait
 d'Yves-Christian Fournier

Les lendemains désenchantés

STÉPHANE DEFOY

Pour son premier long métrage de fiction, Yves-Christian Fournier avait entre les mains le sujet idéal pour se planter royalement. Abordant le thème du suicide chez les jeunes en racontant l'histoire de quatre garçons qui s'entendent pour s'enlever la vie simultanément dans des lieux et avec des méthodes différentes, **Tout est parfait** (titre ironique s'il en est un) évite admirablement tous les écueils propres à ce genre d'exercice. Le film prend le parti pris des survivants, les parents des victimes et surtout celui